



De la géographie à la philosophie – aller et retour!

C. Raffestin

Honorary professor, University of Geneva, Geneva, Switzerland

Correspondence to: C. Raffestin (craffestin@hotmail.com)

Published: 4 February 2016

Il est amusant de constater qu’au cours des soixante dernières années, la géographie a progressivement fait des incursions dans la philosophie avec plus ou moins de bonheur.

Pour m’en tenir, pour commencer, à la géographie francophone, l’un des premiers a sans doute été Eric Dardel qui s’est intéressé à Martin Heidegger. A l’époque où il l’a fait, il n’a pas eu à souffrir des critiques désagréables et souvent éreintantes comme cela sera le cas plus tard. Dans son ouvrage *L’homme et la terre: nature de la réalité géographique*, Eric Dardel s’est laissé inspirer avec bonheur par la phénoménologie de Heidegger. Son livre, absolument remarquable, n’a malheureusement pas été lu et diffusé suffisamment. Alors qu’il a été publié en 1952, il n’a été redécouvert que dans les années 1990 ! Pourquoi ? C’est une autre histoire un peu longue, mais pour faire bref, disons que le livre est sorti au moment où la géographie quantitative triomphante commençait à occuper toujours plus de place... et il a donc fallu attendre que cette révolution-là se soit calmée.

Depuis lors les incursions des géographes dans la philosophie se sont multipliées et peut-être même plus dans l’école anglo-saxonne, qui avait un certain retard à rattraper, que dans les autres écoles. Il faut dire que la géographie traditionnelle n’a pas accueilli ces incursions avec bienveillance. J’ai connu au cours de ma carrière scientifique bien des critiques, certaines se voulant, selon les circonstances, ironiques et/ou éreintantes. La critique pour moi est essentiellement un moyen d’identifier un texte tant dans son contenu que dans la philosophie qui le sous-tend, car il y a toujours la présence d’une philosophie qu’elle soit explicitée ou non. Dans la plupart des cas, elle ne l’est malheureusement pas. Je me souviens d’un collègue qui avait l’habitude, quand on sortait quelque peu de son champ disciplinaire, de dire qu’il faisait de la science pas de la philosophie ! Il était naturellement victime, comme d’autres, d’une ou de plusieurs philosophies qu’il véhiculait dans ses travaux sans le savoir.

Cela dit, la vraie critique est “identificatoire”. C’est sans doute pourquoi Sartre disait, quand on le “critiquait” stu-

pidement: écrivez un livre pour le dire ! Je crois qu’il avait pleinement raison et malgré les apparences, il le disait sans arrogance.

J’ai eu quelques déboires à parler des philosophes ou à leur emprunter certaines idées. Le premier d’entre eux fut Michel Foucault que l’on m’a reproché d’avoir utilisé pour tenter de rénover la géographie politique à l’aide de son analyse du pouvoir. Ce n’est guère que depuis une dizaine d’années que les géographes – parmi eux bon nombre d’Anglais et d’Américains – se sont mis à l’étudier et à en reconnaître l’utilité en géographie. J’ai bien fait de ne pas polémiquer car si l’usage que j’ai fait des travaux de Foucault était un peu en avance, la critique qui les a accueillis ne l’était pas. Elle n’était ni réfléchie ni non plus informée.

Le second d’entre eux est Martin Heidegger. Au moment où je l’ai travaillé, dans les années 80, a éclaté une violente polémique à son propos, à la suite d’ouvrages qui mettaient en cause l’homme Heidegger et ses positions durant l’époque nazie. Malheureusement pour moi, il se trouve que, juste à ce moment-là, je devais participer à un colloque à Paris. Je me souviendrai toujours de l’attitude des participants après ma présentation d’un texte dans lequel j’avais utilisé certains concepts de Heidegger qui m’avaient semblé appropriés dans le contexte où je m’étais situé (Raffestin, 1989). Je ne garde pas un très bon souvenir de cet événement, mais cela m’a permis de faire une autre observation qui m’a beaucoup servi, au fil du temps, et qui consiste à ne jamais s’interdire de citer un auteur, pour des raisons morales et éthiques qui n’ont rien à voir avec sa pensée scientifique.

Je ne vois donc pas pourquoi je refuserais de parler et de me référer à Heidegger, sans risquer de tomber dans la confusion trop souvent faite entre la pensée d’un auteur et les circonstances de sa vie privée et/ou publique, de son appartenance à telle ou telle communauté, de son idéologie, bref de ses amours et de ses haines. On peut regretter que Martin Heidegger ait accepté de devenir recteur de l’Université de Freiburg Im Breisgau à l’époque nazie, mais on ne peut

pas – et surtout on ne doit pas – utiliser cet événement pour rejeter sa philosophie, ce qui nierait le principe de raison à propos duquel il s’est souvent exprimé. Je crois que Hans-Georg Gadamer a réglé le problème en déclarant que Heidegger était un grand philosophe, mais un petit homme !

Si l’on acceptait ce mode de faire, qui, hélas, devient de plus en plus fréquent, il faudrait réécrire toute l’histoire de la pensée et des sciences ! Et d’ailleurs de quel droit pourrait-on se réclamer pour nier la valeur d’un auteur en raison d’erreurs morales et/ou éthiques qu’il aurait commises? Je n’en vois pas à moins de juger à l’aune de sa propre morale ce qui serait encore plus catastrophique. Dans le monde actuel c’est pourtant un “délit” intellectuel non rare.

Cela dit, il demeure le problème de Heidegger et de l’antisémitisme dans les “Cahiers noirs” (Trawny, 2014). La question est d’une gravité extrême: “Les expressions antisémites de Heidegger, inscrites dans un contexte philosophique, se trouvent exclusivement dans des manuscrits que le philosophe voulait soustraire aussi longtemps que possible au public. Il a même dissimulé son antisémitisme aux nationaux-socialistes. Pourquoi? Parce qu’il était convaincu que son antisémitisme se distinguait de celui des nationaux-socialistes. Ce n’est pourtant que partiellement exact. Malgré tout, ici, la prudence s’impose. Heidegger n’a pas caché seulement son antisémitisme à la sphère publique, il y a soustrait sa pensée, purement et simplement... Le fait de cacher l’antisémitisme s’intègre à une pensée qui ne pouvait voir dans la publicité qu’une sorte de crime parfait à l’encontre de la philosophie” (Trawny, 2014:31–32). On sait que dans ses analyses à propos du “Weltjudentum” Heidegger a pris comme point de départ “*les Protocoles des Sages de Sion*” qui sont des faux pleins de fantasmagories antisémites. Les ambiguïtés de Heidegger sont évidemment assez nombreuses et évidentes pour nourrir des soupçons sur son antisémitisme quand bien même il a entretenu des relations cordiales avec nombre de juifs. La place manque ici pour faire une analyse d’un *antisémitisme inscrit dans l’histoire de l’être*, concept qu’il faut peser car il pourrait produire des conséquences dévastatrices au point que “nous devrions prendre congé de cette philosophie parce qu’il ne saurait y avoir de philosophie antisémite... mais seulement un inquiétant égarement” (Trawny, 2014:26–27). Trawny pense que la réponse doit être négative même si le chemin qui y mène n’est pas facile.

Il y a beaucoup de choses qui peuvent être invoquées pour justifier le recours à la philosophie de la part des sciences de l’homme et en particulier de la part de la géographie, mais pour cette dernière il ne fait aucun doute que la réflexion philosophique peut fournir des modes de pensée nouveaux ou originaux, des grilles de lecture qui peuvent permettre de reconsidérer les approches géographiques dans une nouvelle perspective. Il n’y a pas de concepts éternels qui ne méritent d’être revus et revisités. Ce nomadisme intellectuel, mieux connu sous le nom d’interdisciplinarité, est devenu essentiel pour se renouveler. La connaissance n’est pas cloisonnée, les limites, s’il y en a, ne doivent pas empêcher la circulation

des idées et cela d’autant moins que les moyens de connaître peuvent et doivent transiter d’un domaine à l’autre. Pourtant, on sait bien qu’il y a des “douaniers” à l’affût, partout...

Cela dit, en quoi la lecture de Heidegger m’a-t-elle été indispensable? Question abrupte qui ne peut pas recevoir de réponse commode et immédiate. Disons d’entrée de jeu qu’il m’a aidé à comprendre le sens du mot critique: “Critique veut dire fixation du normatif, des règles, critique veut dire législation. Et cela signifie en même temps dégageage de l’universel vis-à-vis du particulier” (Heidegger, 1971:130). Ne serait-ce que pour cela, sa lecture m’a été profitable, mais il n’y a pas que cela.

On sait que les géographes, certains d’entre eux du moins, ont été fascinés par ses analyses de l’habiter: “La relation de l’homme et de l’espace n’est rien d’autre que l’habitation pensée dans son être”. Pour Heidegger l’habiter constitue la manière dont les mortels sont sur la terre, c’est la relation de l’humain à l’espace, ou mieux, à la terre. Heidegger est certainement l’un des philosophes qui a, plus que beaucoup, Bachelard excepté, pensé le rapport de l’homme à des lieux et par des lieux. Etant entendu qu’il ne faut pas comprendre l’habitation dans son sens étroit mais la penser comme trait fondamental de la condition humaine sur cette terre et qui se traduit par ce que Heidegger dénomme le “Quadrupartit”: “sauver la terre, accueillir le ciel, attendre les divins, conduire les mortels...” (Heidegger, 1958:189–190). On notera que le “Quadrupartit” est de nature essentiellement relationnelle. Ce sont justement les relations que nous n’avons pas construites. En revanche, ce que nous avons construit c’est l’appropriation des supports par la valeur d’échange, celle-là même que nous ne savons ni comptabiliser, ni escompter lorsqu’il s’agit de la terre ou si l’on préfère de l’environnement. Il existe, d’ailleurs, d’innombrables travaux sur cette question de l’habiter, de l’existence et de la géographicit . Bien s ur, moi aussi j’ai  t  fascine  par cette facette de l’oeuvre de Heidegger, mais je m’en suis detache  dans la mesure o  je me suis rendu compte que le “*Quadrupartit*” avait alimente  des reflexions qui ont debouche , dans certains cas, sur une mystique de la ruralite  pour le moins discutable. Je n’ai pas cesse  ma lecture de Heidegger pour autant car j’ai trouve  chez lui des instruments pour “*questionner*”. Naturellement qu’il s’agisse des sciences de la nature ou des sciences de l’homme, le questionnement est d’une importance considerable. Le questionnement est en rapport immediat avec le mode de penser. N’est-ce pas Heidegger qui a ecrit *Qu’appelle-t-on penser* (Heidegger, 1959)? J’ai toujours conserve  en memoire sa fameuse phrase: “ce qui donne le plus   penser dans ce monde qui donne   penser c’est qu’on ne pense pas encore!”. Bien s ur que l’on pense, mais rarement en profondeur: “Si l’on tient la representation quotidienne pour l’unique mesure de toutes choses, alors la philosophie est toujours quelque chose de deplace ” (Heidegger, 1971:13). L ,   ce moment precis, on ne peut s’emp cher de penser et de faire reference   la fameuse anecdote de Thal s qui, tombe  dans un puits ou une citerne pour avoir ob-

servé le ciel, fut l'objet de raillerie de la part de sa servante thrace ! Lorsqu'on s'occupe d'un savoir autre que le savoir scientifique, il faut s'attendre à la raillerie des "servantes". Ce savoir-là ne s'acquiert, éventuellement, qu'à travers le questionnement. Penser serait penser de la manière qui attire la raillerie des "servantes".

Qu'est-ce que questionner? C'est savoir interroger les choses, la *choséité* des choses, et non pas telle ou telle chose en particulier. Comme l'écrit Heidegger: "*Avec cette question, nous ne voulons ni remplacer ni améliorer les sciences.* Cependant nous voudrions contribuer à préparer une décision, qui se formule ainsi: est-ce la science qui est la mesure de tout savoir, ou bien y a-t-il un savoir dans lequel se détermine d'abord le fondement et les limites de la science et, par-là, sa véritable efficacité? Ce savoir authentique est-il nécessaire à un peuple historial, ou bien peut-on y renoncer et le remplacer par autre chose?" (Heidegger, 1971:21–22). "Pour longtemps encore il ne peut même s'agir de quelque chose de bien plus préliminaire: nous devons d'abord apprendre à nouveau à questionner. Cela suppose que des questions, et certes non des questions quelconques, soient assumées comme questions. Nous avons choisi la question "Qu'est-ce qu'une chose?" Il apparaît maintenant ceci: les choses se tiennent en des vérités diverses. Qu'est-ce que la chose pour qu'il en aille ainsi? A partir d'où devons-nous décider de l'être-chose de la chose? Nous prenons position dans l'expérience quotidienne, sous cette réserve que la vérité de cette expérience exige elle aussi d'être fondée" (Heidegger, 1971:26). Cette dernière phrase est fondamentale, tellement fondamentale que j'y reviendrai plus loin. Mais Heidegger introduit pour distinguer des choses absolument semblables le lieu et le moment: "Mais dans la mesure où chaque chose a son lieu, son moment et sa durée, il n'y a jamais deux choses semblables". La "détermination essentielle de la chose, ... est fondé[e] dans l'essence de l'espace et du temps" (Heidegger, 1971:27). Ainsi donc la propriété des choses se trouve en connexion avec l'espace et le temps. Le mode de questionnement de Heidegger consiste à établir étape après étape une réponse à la question et à repartir d'un élément non défini et non analysé pour relancer sa nouvelle chaîne de questions. Il s'agit bien d'une chaîne de questions qui enserrera toujours plus étroitement la chose. Ainsi par exemple après avoir donné une réponse, qualifiée de toute naturelle, à la question "qu'est-ce que la chose?", il relance en posant la question: qu'appelle-t-on ici "naturel" (Heidegger, 1971:48)? Ce naturel qui diffère selon l'époque et le lieu a quelque chose d'éminemment historial: "Déjà dans la façon de questionner parle l'histoire" (Heidegger, 1971:52) d'où la question qui peut être qualifiée d'historiale. Historial signifie que la réponse courante à la question de la chose est issue d'un temps antérieur, passé (Heidegger, 1971:53). Mais questionner historialement ne signifie pas mettre en cause les prédécesseurs, mais mettre en cause ce que nous traînons avec nous-mêmes, contre nous-mêmes: "... la philosophie est un questionner qui se met lui-même en question et qui

par là se meut toujours et partout dans un cercle" (Heidegger, 1971:58). Ce questionnement veut dire que nous cherchons à trouver "le début d'un changement dans la position adoptée jusqu'ici à l'égard des choses, un changement du questionner et de l'évaluer, du voir et du décider, bref, un changement de l'être-là au sein de l'étant" (Heidegger, 1971:60).

Ce que Heidegger a écrit à ce sujet est naturellement philosophie et non pas science et c'est dans cette perspective qu'il a dit que la science ne pense pas, c'est-à-dire que les positions fondamentales n'ont pas été remises en cause. Mais évidemment si l'on ne remet pas en cause le "fondamental" il ne se passe rien... du moins immédiatement, mais à un moment ou à un autre, même beaucoup plus tard il se passera quelque chose et la question historique "qu'est-ce qu'une chose?" adviendra et provoquera un ébranlement.

Je crois que les analyses de Heidegger nous mettent en face de cette nécessité de comprendre qu'est-ce qu'une chose, de comprendre qu'est-ce que la géographie, mais plus simplement encore de comprendre qu'est-ce qu'une densité, qu'est-ce qu'une concentration, qu'est-ce qu'une régulation? Il ne s'agit pas immédiatement de donner une nouvelle définition de la densité, de la concentration, de la régulation, pour ne prendre que ces exemples-là, mais de questionner pour s'ouvrir à des fondamentaux encore insoupçonnés. Chacun de nous sait ou croit savoir ce que sont ces concepts, mais le sait-on vraiment et peut-on faire l'économie de ces questions?

Poser la question "qu'est-ce que la géographie?", c'est prendre le même chemin que Heidegger. Au même titre que la philosophie, la géographie est grecque dans son être même ce qui veut dire que c'est d'abord dans le monde grec que l'on a éprouvé le désir de décrire la terre, que l'on a voulu, souhaité se faire des représentations de la terre. "Qu'est-ce que la géographie?" est, au sens de Heidegger, une question historique, "une direction conduisant à un avenir historial" (Heidegger, 1968:324–325). En posant la question comme cela, c'est la question de l'essence de la géographie: "La question concernant l'essence s'éveille à chaque fois que ce sur l'essence de quoi nous nous interrogeons s'obscurcit et se brouille, quand en même temps le rapport de l'homme à ce sur quoi il questionne en est venu à vaciller ou même se trouve ébranlé" (Heidegger, 1968:325).

Si nous posons la question c'est que notre rapport à ce dont s'occupe la géographie – la terre – est devenu problématique. La géographie, *en tant que description de la terre*, n'est pas autre chose que le discours de l'homme sur lui-même à travers la terre, ce qui veut dire que l'homme construit des représentations historiques successives de ce sur quoi et dans quoi il habite. Mais qu'est-ce que ce sur quoi et ce dans quoi il habite? C'est *l'écoumène*, autre mot grec qui indique la prison sans cesse aménagée, "déménagée" et réaménagée par l'homme. Pour reprendre une image empruntée à Heidegger, celle du cercle, nous sommes enfermés dans un cercle dont nous ne pouvons sortir que par une réflexion philosophique. Cette réflexion ne sera pas "géographique" et ne fera

pas avancer la géographie, mais on peut penser qu'elle sera en mesure d'accueillir sinon de prévenir les ébranlements futurs de l'écoumène.

Si j'ai été amené à faire ces quelques réflexions, guidé par la pensée de Heidegger, c'est pour une raison bien précise. La lecture de certains ouvrages des sciences de l'homme que je fais me donne beaucoup à penser dans la mesure où ils me semblent manquer d'une audace qui devrait entraîner la raillerie des "servantes". Ne sommes-nous plus capables de supporter la raillerie?

Références

- Heidegger, M.: *Essais et Conférences*, Gallimard, Paris, 378 pp., 1958.
- Heidegger, M.: *Qu'appelle-t-on penser*, Presses Universitaires de France, Paris, 288 pp., 1959.
- Heidegger, M.: *Questions I et II*, Gallimard, Paris, 324–325, 1968.
- Heidegger, M.: *Qu'est-ce qu'une chose?*, Gallimard, Paris, 266 pp., 1971.
- Raffestin, C.: *Théorie du réel et géographicités*, *Espaces Temps*, 40, 26–31, 1989.
- Trawny, P.: *Heidegger et l'antisémitisme*, Seuil, Paris, 176 pp., 2014.